

# HOCKEY DE RUE

David Skuy



Hurtubise  
Extrait de la publication



# HOCKEY DE RUE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et Bibliothèque et Archives Canada**

Skuy, David, 1963-

[Undergrounders. Français]

Hockey de rue

Traduction de: Undergrounders.

Pour les jeunes de 12 ans et plus.

ISBN 978-2-89647-687-9

I. Chabin, Laurent, 1957- . II. Titre. III. Titre: Undergrounders. Français.

PS8637.K72U6414 2012

jC813'.6

C2012-940076-9

PS9637.K72U6414 2012

*Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise  
du Programme national de traduction pour l'édition du livre pour nos activités de  
traduction.*

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des institutions suivantes  
pour leurs activités d'édition:

- Conseil des Arts du Canada;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC);
- Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC);
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt  
pour l'édition de livres.

Conception graphique: René St-Amand

Photographie de la couverture: Joey Brooke Boylan, iStockphoto.com

Mise en page: Martel en-tête

Titre original: *Undergrounders*

Copyright © 2011 de David Skuy

Édition originale publiée au Canada par Scholastic Canada Ltd

Copyright © 2012, Éditions Hurtubise inc. pour l'édition en langue française

ISBN: 978-2-89647-687-9 (version imprimée)

ISBN: 978-2-89647-688-6 (version numérique pdf)

Dépôt légal: 2<sup>e</sup> trimestre 2012

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Diffusion-distribution au Canada:

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W6

www.distributionhmh.com

Diffusion-distribution en Europe:

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris FRANCE

www.librairieduquebec.fr

*Imprimé au Canada*

**www.editionshurtubise.com**

# **HOCKEY DE RUE**

**David Skuy**

Traduit de l'anglais par Laurent Chabin

**Hurtubise**

Extrait de la publication

**David Skuy** détient une maîtrise en histoire, il est avocat et il écrit des romans pour les adolescents. Il souhaitait encourager les garçons à lire davantage et pour ce faire, il s'est mis à écrire des récits qui parlent de sport.

**Laurent Chabin** a écrit quelque quatre-vingts romans, tant pour les jeunes que pour les adultes. Il est aussi traducteur de l'anglais vers le français. Lorsqu'il n'écrit pas, il anime dans les écoles primaires et secondaires des ateliers littéraires sur le roman policier, ses secrets et ses techniques.

*À Maman*



Bang! Bang! Bang!

Le bruit m'a effrayé sur le coup, puis je me suis retourné et j'ai vu ce garçon vêtu d'un chandail de hockey bleu foncé et coiffé d'une tuque noire. Il me regardait à travers le grillage métallique qui entoure la patinoire et frappait à coups redoublés sur la bande avec son bâton. J'allais lui faire un doigt d'honneur et ficher le camp lorsqu'il m'a lancé :

— Hé! Peux-tu nous renvoyer la rondelle?

Il a hoché la tête en désignant un garçon qui l'accompagnait.

— Ce *loser* n'est pas capable de lancer comme du monde.

Son compagnon était vraiment taillé comme une armoire à glace et portait le même chandail.

— C'est pas si facile de faire dévier la rondelle et de l'envoyer par-dessus la clôture, a-t-il dit en riant. C'est un coup de champion.

— Arrête un peu, a repris le premier. Tu pourrais essayer encore un million de fois sans y arriver.

Je ne sais pas pourquoi je les ai aidés. Vraiment pas. J'étais frigorifié et je mourais de faim. De toute la journée, je n'avais mangé qu'un sac de chips. Qu'est-ce que j'avais à faire avec une bande de Réglos ?

C'est ainsi que les Rats de cave appellent les jeunes ordinaires, ceux qui vont à l'école et ont des parents, qui jouent au hockey et ne vivent pas dans la rue. Bon, en fait, je ne vis pas exactement dans la rue. J'habite à la Cave, avec Lewis, Rigger et tous les autres Rats de cave.

— Elle est là-bas, près de la camionnette bleue, je crois, a indiqué le garçon qui m'avait appelé. Peux-tu jeter un coup d'œil ? Avec les patins, on ne peut pas aller sur le trottoir.

J'ai enfoui mes mains dans mes poches. Un imbécile avait volé mes gants la nuit précédente, les mains allaient me tomber à terre. Lewis m'avait dit un jour que ce n'est pas la rue qui nous tue, c'est le froid. Moi, je crois que c'est la faim, mais je n'ai rien répondu parce qu'il est beaucoup plus âgé que moi et qu'il n'aime pas qu'on le contredise.

J'ai trouvé la rondelle près d'un des pneus de la camionnette et les deux Réglos m'ont applaudi.

— Renvoie-la par-dessus la clôture. Et merci ! On te revaudra ça.

Un troisième joueur est arrivé. Il portait le même chandail que les deux autres. Ils devaient jouer dans la même équipe.

— Alors, vous l'avez ou pas ? a-t-il demandé d'une voix impatiente. On se les gèle, là.

— On l'a, on l'a, a répondu le gros. Garde la tête froide !

— C'est justement le problème, a grogné l'autre. Elle est en train de virer en glaçon.

J'ai lancé la rondelle le plus loin possible sur la glace. Le mouvement m'a fait du bien. Deux des garçons se sont précipités pour l'attraper. Celui qui m'avait parlé a encore donné un coup de son bâton sur la bande.

— Merci encore. Si tu habites dans le coin, tu pourrais venir jouer avec nous. On est ici presque chaque jour après l'école.

Il m'a tourné le dos pour rejoindre les autres. Ce n'était pas tous les jours que je rencontrais quelqu'un d'aussi chaleureux.

Curieux, comme je pouvais détester le hockey à ce moment-là. J'avais aimé ça, autrefois. J'avais fait partie d'une véritable équipe, je m'exerçais à la patinoire de l'école et aussi dans la ruelle. Et, de voir ces jeunes s'entraîner ainsi, j'en avais le cœur lourd. Les gargouillis de mon estomac, cependant, étaient une raison suffisante pour tourner les talons. Si je ne trouvais pas très vite quelque chose à manger, j'allais m'évanouir.

J'ai essayé de me rappeler quand j'avais joué pour la dernière fois. C'était bien avant la mort de ma mère, c'est certain. Peut-être juste avant notre déménagement à Brentwood, lorsqu'elle avait perdu son emploi à l'usine de pièces automobiles.

D'habitude, je m'efforçais de ne pas penser à elle, ça me donnait le cafard. Une fois, j'ai même pleuré et un des Rats de cave, Will, s'est moqué de moi. Tous les autres sont partis à rire en me traitant de gros bébé. À présent que j'étais seul, je pouvais me laisser aller un peu.

Ron avait trouvé un travail à mi-temps à Brentwood, et nous y sommes donc allés. Je n'ai jamais pu supporter cet imbécile et je me suis toujours demandé pourquoi ma mère l'avait pris pour compagnon. Elle disait qu'elle se sentait seule, après le départ de mon père, et que Ron la faisait rire. Moi, il ne m'a jamais fait rire. Pas une fois.

J'étais avec maman dans sa chambre d'hôpital lorsqu'elle l'a supplié de prendre soin de moi après sa mort, car elle n'avait personne d'autre. Les médecins lui avaient dit que son cancer était trop avancé. Je me suis mis à pleurer et Ron a dit : « Ne t'inquiète pas, Angela. » Il l'a dit, je l'ai entendu.

« Sois fort, mon chéri. Tout ira bien, je te le promets. Ron s'occupera de tout. Il n'y aura pas de problème. Tu es un grand garçon, et tellement intelligent. Les choses s'arrangeront. Je sais que tu es triste, et je le suis aussi. Mais n'oublie pas que ta maman t'aime. Je t'aimerai toujours, toujours. Dis-toi que je te verrai de là-haut, et que je veux être fière de toi. Tu seras toujours mon petit ange. »

Tels ont été ses derniers mots. Elle s'est endormie, à jamais. Elle n'a pas même rouvert les yeux. Le cancer l'avait emportée. Même si sa mort ne remontait qu'à

un peu plus d'un an, il me semblait parfois qu'elle avait eu lieu il y a un million d'années – ou d'autres fois qu'elle datait de la veille.

Ron était un menteur. Il a disparu dès le lendemain de la mort de maman, se sauvant tout comme l'avait fait mon père. Je me suis réveillé ce matin-là, et il n'était plus là. J'ai fait griller des toasts, même si le pain était complètement rassis. Puis j'ai entendu quelqu'un frapper à la porte. J'ai pensé que c'était Ron et j'ai crié :

— La porte est ouverte, idiot !

Mais le vacarme a continué jusqu'à ce que j'aille ouvrir. C'était le propriétaire, le visage rouge et les yeux remplis de colère.

— Je le savais, que vous étiez des bons à rien ! s'est-il écrié. J'ai été stupide de louer à des ratés pareils.

Je me moquais de ce qu'il disait pour Ron, mais il n'avait pas le droit de traiter ma mère ainsi.

— Ma mère n'est pas une ratée, ai-je répliqué en le fusillant du regard. C'est vous qui en êtes un, espèce de crétin !

Me prenant au dépourvu, il m'a attrapé par le collet et m'a attiré à l'extérieur. J'ai tenté de me défendre, mais il était fort malgré son âge.

— Tu ne manques pas de culot ! J'ai perdu trois mois de loyer par pitié pour ta mère. Mais je viens de voir Ron ficher le camp avec sa voiture chargée jusqu'au toit et j'ai bien l'impression que je ne verrai jamais mon argent. Je suis sûr que ce n'est pas toi qui l'as, hein ?

Il m'a relâché et m'a lancé un regard dur. Je n'avais aucune idée de ce que pouvaient représenter trois mois

de loyer, mais je savais que je ne les avais pas. Tout ce que je possédais, c'était cinq dollars en pièces de monnaie et un billet de dix dollars que j'avais trouvé sous le lit quelques mois plus tôt, et qui avait dû tomber de la poche de Ron pendant son sommeil.

— Ron a dégagé les lieux, a craché le propriétaire. Maintenant, tu as dix minutes pour faire de même ou j'appelle la police. Dix minutes ou tu te retrouves en prison !

— Mais ma mère..., ai-je bégayé.

Il s'est un peu radouci et il a haussé les épaules.

— C'est bon. Tu peux prendre la matinée pour appeler ta famille, emballer tes affaires et partir. Mais je veux la place nette à midi. J'ai besoin de faire le ménage pour pouvoir recevoir des locataires potentiels dès demain matin.

Là-dessus, il est parti.

Ma mère n'avait pas de famille. C'est Ron qui était censé s'occuper de moi. Je n'ai jamais connu mon père. Il a décampé avant ma naissance. « Il n'y a rien de mal à être une mère célibataire », avait-elle coutume de me dire. « Tu es le seul homme dont j'ai besoin, je t'aime tellement. »

Je le savais, qu'elle m'aimait, mais, pour une raison ou pour une autre, elle avait laissé Ron s'installer avec nous, et pour quel résultat ! Je suppose que l'amour ne rend pas plus intelligent.

Je me retrouvais donc seul, mais je n'allais pas attendre la police. J'ai récupéré mon sac de couchage sous le lit. Il datait de mon enfance et n'était pas beau-

coup plus épais qu'une serviette, mais c'était mieux que rien. Puis j'ai fourré quelques vêtements dans un sac à dos et, avec pour tout trésor une petite photo de ma mère, j'ai abandonné cet appartement de merde pour n'y jamais revenir. Depuis, je vis dans la rue.

Au début, ce n'était pas si mal : en été, on peut dormir sous les arbres, près de la rivière. Mais le temps a changé et je crois que je serais mort de froid si Lewis ne m'avait pas introduit à la Cave. Il m'a sauvé la vie et est devenu mon meilleur ami. C'est pourquoi ça ne me dérange pas de faire certaines choses pour lui, comme de livrer des paquets.

La Cave était une portion en ruine d'un édifice situé en arrière de la gare. Un type un peu fou avait commencé la construction d'un centre commercial, mais il n'était jamais allé plus loin que les sous-sols. Lewis disait qu'il avait manqué d'argent.

Un garçon plus âgé, qu'on surnommait Rigger parce qu'il s'appelait Riggins – il était en fait moins un ado qu'un adulte –, avait découvert comment obtenir l'eau courante sans que personne s'en rende compte en détournant une canalisation. Rigger faisait payer cinquante cents à ceux qui passaient la nuit là, mais ça valait la peine. Les Rats de cave n'étaient pas comme les autres sans-abri : ils avaient un endroit où dormir.

J'ai quitté Cedarview Park et la patinoire extérieure, puis j'ai traîné mes savates pendant une vingtaine de minutes et je suis arrivé à l'allée que Lewis m'avait fait découvrir et qui conduit droit au marché. J'avais l'intention de ramasser au moins deux dollars aujourd'hui

et il me fallait trouver un bon emplacement près de la porte principale. Alors j'aurais de quoi payer le loyer de la nuit à Rigger et je pourrais m'acheter des *buns* chinois, et peut-être même une boisson.

La veille, j'étais arrivé trop tard et j'avais dû me rabattre vers l'arrière du marché, où il y avait peu de passants. Seuls les radins sortaient par cette porte pour éviter d'avoir à donner aux gamins des rues qui les harcelaient de l'autre côté.

J'aurais bien aimé me retrouver tout de suite à la Cave, mais Rigger était intraitable sur ce point : nous devions déguerpir le matin avant neuf heures, et nous ne pouvions pas rentrer avant cinq heures. On en était loin. Je serais transformé en glaçon bien avant. Saleté de temps. J'ai fait sonner mes deux pièces dans ma poche. Assez pour payer ma nuit, mais pas pour manger. Et mon estomac était un trou noir qui me rongait, comme une démangeaison qu'on ne peut pas gratter.

## 2

L'allée était bordée d'un côté par l'arrière des boutiques, de l'autre par des garages. Les boîtes de recyclage et tout un tas d'objets s'amoncelaient d'un côté et rendaient le passage difficile. Je me suis donc replié vers les boutiques pour éviter ce vent stupide qui me mordait le visage. J'allais vers le marché lorsque j'ai aperçu une porte à moustiquaire entrouverte au bas d'un escalier.

D'un bond, je me suis retrouvé à cet endroit et je me suis glissé du mieux que j'ai pu entre la moustiquaire et la porte de l'immeuble. C'était si bon d'échapper au vent pour quelques instants... Je me suis accroupi et j'ai enfoui mes mains sous mes aisselles. J'avais les pieds gelés, mais au moins le froid était moins mordant ici. Pourtant, rester immobile et recroquevillé était d'un tel ennui que j'ai décidé de bouger. J'ai saisi la poignée pour me relever et devinez quoi ? Elle a pivoté ! Je l'ai tournée à fond et, d'un coup d'épaule, j'ai poussé la porte.

Une onde de chaleur m'a submergé, comme une vague lorsqu'on nage au bord de la mer. J'étais allé une fois à la mer, avec ma mère et Ron – du moins prétendaient-ils qu'il s'agissait de la mer, alors qu'en fait je savais que ce n'était qu'un lac. Mais c'était bien quand même. Que l'eau n'ait pas été salée n'y avait rien changé.

Une idée folle a germé dans ma tête. On était dimanche matin et les magasins n'étaient probablement pas encore ouverts. Je pouvais donc m'y faufiler et me réchauffer pour de bon.

Il faisait trop froid pour hésiter et, en un clin d'œil, je me suis retrouvé à l'intérieur. J'ai laissé claquer la porte et le bruit m'a fait bondir le cœur dans la poitrine. Je me suis tassé dans un coin derrière une montagne de caisses et je me suis fait tout petit. Ce n'était pas très difficile: j'étais loin d'être un géant. Lewis m'avait surnommé la Souris et ça ne m'avait pas gêné, mais tous les Rats de cave s'étaient mis à m'appeler comme ça eux aussi, ce que j'appréciais moins. Mais je n'y pouvais rien. J'aurais pu tuer pour être plus grand !

Ma vue s'est lentement accommodée à la pénombre. L'endroit débordait de boîtes, de piles de chandails, de culottes et d'autres équipements de hockey. Je savais où je me trouvais: dans le sous-sol de chez Baxter, une boutique de hockey. Je crois qu'ils vendaient aussi autre chose, mais le hockey était leur spécialité. Je passais toujours devant quand je me rendais au marché, sauf quand je prenais l'allée. Bonne chose: je savais qu'ils étaient fermés le dimanche.

Le silence était impressionnant. Les lieux devaient être déserts. Je n'avais aucune raison de demeurer recroquevillé là comme une araignée morte, et je me suis donc mis à errer dans le magasin. Des rangées de patins s'alignaient sur les étagères de bois, et le reste de l'équipement était réparti en plusieurs sections : culottes, jambières, protège-coudes, casques. C'était du matériel d'occasion.

Bang!

Je me suis jeté sur le sol et j'ai regardé autour de moi, complètement paniqué. « Je suis mort », ai-je pensé. Lewis m'avait parlé de la prison pour mineurs, qu'il appelait la *juve*, abréviation pour « détention juvénile ». C'est là que les policiers enferment les jeunes délinquants. Il y avait séjourné à l'âge de quatorze ans et il disait que c'était le pire endroit du monde, avec des sévices venant tant de gardiens vicieux que d'autres détenus, le manque de nourriture et le travail intensif.

Bang!

Quand je me suis rendu compte que le bruit venait de la moustiquaire que le vent faisait battre, j'ai ri de moi-même. Quel idiot j'étais de l'avoir laissée ouverte ! Je suis allé la refermer, puis je suis monté jusqu'au rez-de-chaussée sur la pointe des pieds. Arrivé sur les marches supérieures, je me suis accroupi et j'ai avancé la tête, un peu à la manière de ces marmottes que j'avais vues à l'école dans un documentaire sur la nature.

Des rangées de bâtons de hockey faisaient écran entre la rue et le magasin, et j'ai pensé que je pouvais

m'y promener en toute sécurité. À l'arrière, les patins neufs étaient accrochés comme des trophées. Ils étaient rutilants, et leurs prix étaient hallucinants eux aussi. Une des paires coûtait 750 \$. J'aurais pu vivre une éternité avec ça ! Plus loin, une pancarte indiquait la section junior. Une paire de patins était réellement écœurante – des Graf –, d'un noir plus profond que les autres, rayé d'une ligne argentée qui courait le long de la semelle. La lame brillait. J'ai décroché les patins. Légers comme une plume ! J'ai jeté un œil à l'étiquette : 525 \$. Incroyable !

Je savais que c'était mal. Je savais que c'était une folie. Mais il me les fallait. J'ai tenté de résister – j'ai vraiment tenté –, je me suis même retourné vers les chandails pour penser à autre chose, mais rien à faire. Le désir de glisser sur cette patinoire était trop fort. Il y avait des tonnes de boîtes de patins empilées contre les murs. On ne remarquerait pas la disparition de l'une d'entre elles. Il ne m'a pas fallu longtemps pour trouver les Graf. J'ai essayé des 9, mais ils étaient trop grands. Même chose pour les 8, aussi ai-je pris une paire de 7 en me disant que ça ferait l'affaire. J'étais tellement paniqué par ce que j'étais en train de faire que j'avais l'impression que mon cœur allait exploser.

J'avais déjà repéré ce magnifique bâton Easton, que j'ai donc pris. Puis j'ai aperçu des gants de hockey suspendus près de la vitrine. Des gants neufs ! J'en avais bien besoin. Je me suis vautré dans mon crime et j'en ai décroché une paire rouge et bleu. J'ai ensuite vu une caisse de mitaines, qui me feraient le plus grand

Suivez-nous



Jonathon, 12 ans, se retrouve à la rue après le décès de sa mère. Grâce à son instinct de survie, il réussit à faire sa place dans un immeuble désaffecté occupé par de jeunes marginaux. C'est ainsi qu'il pénètre dans le monde lugubre et secret des Rats de cave.

Un jour qu'il trouve refuge dans un magasin de sport, Jonathon ne peut résister à l'envie de voler un équipement de hockey. Il se rend dès lors tous les jours à la patinoire du quartier où il oublie, le temps de quelques coups de patin, son triste sort d'itinérant. C'est là qu'il rencontre des joueurs de son âge. Impressionnés par son talent, les garçons l'invitent à se joindre à leur équipe pee-wee et à disputer de vrais matchs à l'aréna. S'il réussit pendant un moment à cacher sa condition, les choses se compliquent rapidement...

Un roman unique sur l'amitié et le hockey.

